

Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVI^e siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

le *topos* du désir de métamorphose : 5 sonnets.

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur Gallica.

Version 5, révisée et augmentée le 25/05/25.

1560

D'ESPINAY

1) *C'était le jour...*

1595

LOUVENCOURT

2) *Je n'ai pas sitôt pris...*

1598

GUY DE TOURS

3) *Je voudrais être...*

4) *Que dans cette eau...*

1604

SPONDE

5) *Si j'avais comme vous...*

d'ESPINAY, Charles, *Les Sonnets de Charles d'Espinay, Breton*, Paris, Robert Estienne, 1560, f° B4v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70650m/f16>>

Texte modernisé

C'était le jour d'un Avril gracieux
 Q ue je songeais à ma douce Maîtresse,
 E t dessus l'herbe engourdi de paresse
 D e cent objets je repaissais mes yeux :
 T antôt de deuil je regardais aux cieux,
 T antôt au fond d'une forêt épaisse,
 E t pour confort de l'ennui qui me presse,
 S eul à l'écart je me plaignais aux Dieux.
 J e désirais être ces rochers hauts
 Q ui sont cernés d'un nombre de rameaux,
 E t qu'elle fût transformée en la branche,
 Q ui va heurtant le corps de cette roche,
 P ar un grand vent, et quand c'est à l'approche
 T out de son long dessus elle se penche.

Texte original

C'estoit le iour d'un Auril gracieux
 Q ue ie songeois à ma douce Maistresse,
 E t dessus l'herbe engourdi de paresse
 D e cent obiects ie repaissoy mes yeux:
 T antost de dueil ie regardois aux cieux,
 T antost au fond d'une forest espesse,
 E t pour confort de l'ennuy qui me presse,
 S eul à l'escart ie me plaignois aux Dieux.
 I e desirois estre ces rochers haux
 Q ui sont cernez d'un nombre de rameaux,
 E t qu'elle fut transformee en la branche,
 Q ui va heurtant le corps de ceste roche,
 P ar un grand vent, & quand c'est à l'approche
 T out de son long dessus elle se panche.

LOUVENCOURT, François de, *Les Amours et premières Œuvres poétiques*, Paris, George Drobet, 1595, *Les Amours de l'Aurore*, sonnet CLXXIV, f° 52r°.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3215578/f123>

Texte modernisé

Je n'ai pas sitôt pris les ailes d'une mouche,
Que je me vais percher sur le cil de son œil,
Que je m'en vais cueillir la rose au teint vermeil,
Qui fleurit sur le bord de sa poupine bouche.

Je volette de là sur son poil, et me couche
Sur l'or, dont il fait honte aux blonds rais du Soleil.
Puis je viens sur son sein, où l'Amour prend conseil
Du Ris et des Faveurs sur le point qui me touche.

Quand j'ai bien contemplé tant de vives couleurs,
Quand j'ai bien fait amas de tant de belles fleurs,
Qu'en fais-je ? je les porte en la ruche dorée,

Qu'Amour expressément a fait faire au-dessous :
Là d'un fort aiguillon je fais du miel si doux,
Que la même douceur n'est pas bien si sucrée.

Texte original

*Je n'ay pas si tost pris les aisles d'une mousche,
Que ie me vais percher sur le cil de son œil,
Que ie m'en vais cueillir la rose au teint vermeil,
Qui fleurist sur le bort de sa pouppine bouche.*

*Je volette de là sur son poil, & me couche
Sur l'or, dont il fait honte aux blonds rais du Soleil.
Puis ie viens sur son sein, ou l'Amour prend conseil
Du Ris & des Faueurs sur le point qui me touche.*

*Quand i'ay bien contemplé tant de viues couleurs,
Quand i'ay bien fait amas de tant de belles fleurs,
Qu'en fais-ie? ie les porte en la ruche dorée,*

*Qu'Amour expressément a fait faire au dessous:
Là d'un fort esguillon ie fais du miel si doux,
Que la mesme douceur n'est pas bien si sucquée.*

GUY DE TOURS, Michel GUY dit, *Les premières Œuvres poétiques et Soupîrs amoureux*, Paris, Nicolas de Louvain, 1598, *Premier livre des Soupîrs amoureux*, « Sonnets en faveur de son Ente », LXVI, f° 28v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87107979/f72>>

Texte modernisé

Je voudrais être au profond de la mer,
 Ou sur un mont quelque roche insensible :
 Je voudrais être une souche impassible
 À celle fin de ne pouvoir aimer.
 Pour aimer trop et pour trop estimer
 Une beauté rigoureuse au possible,
 Je souffre au cœur un tourment si terrible
 Qu'il n'en est point là-bas de plus amer.
 Dieux immortels si la pitié demeure
 Dedans vos cœurs permettez que je meure,
 Ou que je sois en marbre transformé :
 À celle fin qu'en si dure nature
 Je puisse mieux supporter l'aventure
 D'un misérable aimant sans être aimé.

Texte original

*Je vouldrois estre au profond de la mer,
 Ou sur vn mont quelque roche insensible:
 Je vouldrois estre vne souche impassible
 A celle-fin de ne pouuoir aymer.
 Pour aymer trop & pour trop estimer
 Vne beauté rigoureuse au possible,
 Je souffre au cœur vn tourment si terrible
 Qu'il n'en est point là bas de plus amer.
 Dieux immortels, si la pitié demeure
 Dedans vos cœurs permettez que ie meure,
 Ou que ie sois en marbre transformé:
 A celle fin qu'en si dure nature
 Ie puisse mieux supporter l'auanture
 D'vn miserable ayment sans estre aimé.*

GUY DE TOURS, Michel GUY dit, *Les premières Œuvres poétiques et Soupîrs amoureux*, Paris, Nicolas de Louvain, 1598, *Second livre des Soupîrs amoureux*, « Sonnets en faveur de son Anne », XI, f° 41v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87107979/f98>>

Texte modernisé

Que dans cette eau ne la tiens-je aussi nue
 Que j'y suis nu ! imitant les Tritons,
 Les Esturgeons, les Dauphins et les Thons
 Je f'rais l'amour sur la grève menue :
 Je baiserais sa gorgette charnue
 Et le vermeil de ses jeunes tétons
 Blancs et polis comme deux pelotons
 De lait caillé, ou de neige chenuë :
 Je mignott'rais ses cheveux grédillés
 Confusément sur l'onde éparpillés,
 Dont Cupidon mille cœurs encordelle.
 Puis j'essaierais, ainsi que le poisson
 Par quelque belle et gentille façon
 Au prochain bord de frayer avec elle.

Texte original

*Que dans cest'eau ne la tien-ie aussi nuë
 Que i'y suis nud ! imitant les Tritons,
 Les Esturgeons, les Dauphins & les Tons
 Ie f'roy l'amour sur la greue menuë:
 Ie baiserois sa gorgette charnuë
 Et le vermeil de ses ieunes tetons
 Blancs & polis comme deux pelotons
 De laict caillé, ou de neige chenuë:
 Ie mignott'rois ses cheueux gredillez
 Confusément sur l'onde esparpillez,
 Dont Cupidon mille cœurs encordelle.
 Puis i'essayrois, ainsi que le poisson
 Par quelque belle & gentille façon
 Au prochain bord de frayer avec elle.*

SPONDE, Jean de, *Premier recueil de diverses poésies*, Rouen, Raphaël Du Petit Val, 1604, *Les Amours*, sonnets, VII, p. 8.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86233195/f16>>

Texte modernisé

Si j'avais comme vous mignardes colombelles
 Des plumages si beaux sur mon corps attachés,
 On aurait beau tenir mes esprits empêchés
 De l'indomptable fer de cent chaînes nouvelles :
 Sur les ailes du vent je guiderais mes ailes
 J'irais jusqu'au séjour où mes biens sont cachés
 Ainsi voyant de moi ces ennuis arrachés
 Je ne sentirais plus ces absences cruelles,
 Colombelles hélas ! que j'ai bien souhaité
 Que mon corps vous semblât autant d'agilité
 Que mon âme d'amour à votre âme ressemble :
 Mais quoi, je le souhaite, et me trompe d'autant,
 Ferais-je bien voler un amour si constant
 D'un monde tout rempli de vos ailes ensemble ?

Texte original

*Si i'auois comme vous mignardes colombelles
 Des plumages si beaux sur mon corps attachez,
 On aurait beau tenir mes esprits empeschez
 De l'indomptable fer de cent chaines nouuelles :
 Sur les aisles du vent ie guiderois mes aisles
 I'irois iusqu'au seiour où mes biens sont cachez
 Ainsi voyant de moy ces ennuis arrachez
 Ie ne sentirois plus ces absences cruelles,
 Colombelles helas ! que i'ay bien souhaité
 Que mon corps vous semblast autant d'agilité
 Que mon ame d'amour à vostre ame ressemble:
 Mais quoy, ie le souhaite, & me trompe d'autant,
 Ferois-ie bien voller vn amour si constant
 D'vn monde tout rempli de vos aisles ensemble ?*